Marin Ledun

La guerre des vanités

Thriller

folio
policier

Extrait de la publication

FOLIO POLICIER

Extrait de la publication

Marin Ledun

La guerre des vanités

Gallimard

L'auteur a bénéficié, pour la rédaction de cet ouvrage,
du soutien du Centre national du livre.

© Éditions Gallimard, 2010.

Extrait de la publication

Né en 1975, Marin Ledun est romancier et écrit des pièces radiophoniques pour France Culture. En 2011, il a reçu le prix Mystère de la critique pour *La guerre des vanités*, puis le Trophée 813 et le Grand Prix du roman noir 2012 du Festival international du film policier de Beaune pour *Les visages écrasés*. Docteur en sciences de l'information et de la communication, il est également l'auteur de deux essais, *La vie marchandise* et *Pendant qu'ils comptent les morts*.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

À Luz.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Chaque société est prédisposée à fournir un contingent déterminé de morts volontaires.

ÉMILE DURKHEIM,
Le suicide, 1897.

Le poète sortit et se rendit compte qu'il restait encore deux heures de jour et qu'il n'avait nul endroit où aller. Il fut effrayé, et il tenta de composer une ode au jour déclinant pour maintenir sa frayeur à distance. Il essaya, essaya encore, mais le déclic ne se faisait pas dans son esprit et sa frayeur devint terreur et il s'effondra à genoux, sanglotant à la recherche d'un mot ou de plusieurs pour que l'équilibre revienne.

JAMES ELLROY,
Lune sanglante, 1987.

Je n'avais pas à faire ça, j'aurais pu partir, m'enfuir. Mais non, je ne m'enfuirai plus. Plus de ça pour moi. Pour mes enfants, mes frères et sœurs que vous baisez, je l'ai fait pour eux.

CHO SEUNG-HUI,
auteur de la fusillade du lycée
Virginia Tech qui fit
32 morts le 16 avril 2007.

Extrait de la publication

Prologue

Lundi 7 février – 10:05

Les vies tranchées dans le vif se regardent en chiens de faïence. Tournon-sur-Rhône, dix ou douze mille habitants, peu importe, et autant de petites histoires qui se croisent et se recroisent depuis des générations. Les gestes suspendus, les corps aux aguets et les volets entrecroisés. Les yeux observent, les cœurs battent et, en dépit du bon sens, les destins continuent de s'accorder sans tenir compte des imperfections et de leur insignifiance. L'air est anormalement doux, un TGV passe de l'autre côté du Rhône en direction du sud. L'hiver accorde un bref moment de répit, avant que le vent du nord et le brouillard ne reprennent leurs droits sur cette étrange langue de granite, coincée entre le plateau ardéchois et les pentes viticoles de la Drôme tel un goulot d'étranglement.

Engoncé dans son imperméable neuf, Francis Pellissier contemple son reflet dans la vitrine du numéro 27 de la rue piétonne. L'allure est encore belle : une touche d'élégance raffinée, les tempes grisonnantes et une légère inflexion dans l'ordonnance de sa chevelure lui confèrent un sentiment de charme et de puissance.

Extrait de la publication

Un coup d'œil à sa montre interrompt brusquement son état de grâce. Sa jeune maîtresse l'attend quelques rues plus loin, et il doit être rentré au collège pour onze heures sans faute. Une petite incartade dans son emploi du temps de proviseur.

Les pieds coincés dans une paire d'escarpins bleus à deux cent dix euros, Gisèle Buffat regarde avec curiosité le proviseur du collège quitter la devanture du magasin. Il est de notoriété publique que Francis Pellissier a le feu aux fesses, mais elle brûle d'envie de savoir quelle est sa dernière conquête.

— Vous le prenez ?

Gisèle se retourne vers la vendeuse.

— Je vous demande pardon ?

— Le trente-neuf, vous le prenez ?

Abandonnant avec regret la rue piétonne, Gisèle lance un nouveau regard à ses pieds gonflés, puis au visage amorphe de Christelle, la vendeuse, avant de refuser.

Sur le pas de la porte, Sophie, employée à mi-temps du magasin de chaussures depuis un peu moins de six mois, la regarde s'éloigner avant de fermer boutique. Une affaire à régler.

Elle consulte sa montre. Parti faire le tour de ses fournisseurs, son patron ne rentre pas avant midi. Elle dispose d'une heure pour se rendre au garage Jourdan récupérer sa Clio et relancer Simon, l'apprenti mécano, au sujet d'un téléviseur écran plat tombé d'un camion la semaine dernière que son petit ami lui a demandé de l'aider à fourguer. Le jeune mécano hésite à passer la moitié de sa paie dans l'affaire.

À cet instant précis, Simon Jourdan, des boutons d'acné sur le front, les mains dans le cambouis et les yeux perdus sur le fessier de la femme de Jean-Pierre,

Extrait de la publication

un bon client du garage, est à mille lieues de penser à sa proposition.

— Je suis désolé, madame Gouy, mais il va falloir changer les bougies.

Agacement de Farida qui lui tourne le dos et ne cesse de regarder l'heure sur son mobile.

— Combien ?

— Je dois en parler à mon père, mais Jean-Pierre est un bon client, repassez me voir demain en fin de matinée, ça devrait être réglé.

Soupir désespéré de la jeune femme qui comprend qu'elle n'arrivera pas à l'heure à son rendez-vous.

— Demain, seulement !

— Je suis désolé, madame Gouy.

En sortant, elle croise Sophie, les yeux brillants, qu'elle salue de la tête, avant d'accélérer le pas et de remonter l'avenue à pied.

Élargissement du cadre.

L'œil survole à présent le parking du garage, laissant s'éloigner Farida. Puis vient l'avenue de Beaucaire et sa cohorte d'âmes damnées au volant de leurs voitures. Mécanique du quotidien : les individus calés dans la tôle de leurs véhicules et les cœurs serrés dans les cages thoraciques. Plus loin encore, les collines de l'Hermitage et celle de Tournon. Au milieu, un pont suspendu assure la liaison des humains et des marchandises.

En face du pont, un immeuble, une heure plus tard.

Septième étage, une silhouette.

L'enfant enjambe le rebord de la fenêtre de sa chambre sans hésiter. Aucun vertige, ni aucune appréhension. Ses gestes sont parfaitement maîtrisés, presque naturels. Instinctifs. Comme si son corps les connais-

sait à l'avance. La voix de sa mère, quelque part dans l'appartement.

Ensuite le printemps, l'été, l'automne, l'hiver et le printemps à nouveau, pense-t-il. Puis plus rien.

Toujours la même histoire.

Un air à la mode sort des enceintes de la chaîne hi-fi. Il tourne la tête. Sa console de jeux est encore allumée et l'écran du téléviseur renvoie l'image d'un soldat armé jusqu'aux dents, prêt à affronter mille dangers. Une feuille vierge repose sur son lit. Il caresse l'idée de descendre et de tenter à nouveau de s'expliquer. Leur dire que ce n'est pas leur faute, qu'il n'agit pas sur un coup de tête. Qu'ils n'auront rien à se reprocher.

Mais l'enfant sait que c'est faux.

— Nous sommes tous responsables, murmure-t-il avant de sauter dans le vide.

Sous l'œil d'un petit caméscope numérique que son propriétaire éteint une fraction de seconde avant que le corps ne vienne s'écraser sur le bitume du parking.

Sept heures plus tard, Marion est debout, interdite, face à la porte vitrée du salon. Depuis deux jours, elle est consignée dans sa chambre par décision parentale. Mauvaises notes, bagarres dans la cour de récréation, élève insolente et dissipée en classe. Elle ne leur en veut pas. Elle ne sait même pas ce que tout cela veut dire. Les mots lui parviennent mais pas leur signification.

L'air est doux. Il flotte dans la maison une délicieuse odeur de pâte à crêpes.

La comédie peut cesser.

Marion n'a que onze ans. C'est trop peu pour comprendre le journal télévisé, mais largement assez

pour tenir un couteau de cuisine et se le planter dans la gorge.

Derrière la porte vitrée, elle voit son père, assis sur le canapé du salon, et devine sa mère, quelque part, perchée au téléphone dans une autre pièce.

La webcam est branchée. Un voyant rouge clignote. Quelqu'un enregistre la scène, deux pâtés de maisons plus loin. Qui interrompra la connexion avant que les parents de Marion ne découvrent le corps. Aucune véritable émotion, pas de voyeurisme. Debout, sans un cri, à peine un souffle.

Un ange qui meurt.

Le bruit de sa chute est couvert par les soupirs de satisfaction de son père quand apparaît la mine contrite du présentateur des informations régionales.

— Claire, ça commence !

Mesdames et messieurs, bonsoir. Tout d'abord, tragédie dans la vallée du Rhône. Trois décès survenus depuis ce matin inquiètent les autorités policières de la région de Tournon, sous-préfecture de l'Ardèche. Trois enfants de sept, dix et treize ans ont trouvé la mort dans des circonstances inexpliquées, dans différents quartiers de la ville. Michel Bongrand, commissaire à Valence en charge de l'affaire, évoque la thèse du suicide. Une équipe d'enquêteurs doit être envoyée sur place avant la fin de la semaine et une cellule psychologique a été mise en place.

— Claire, viens voir, ils parlent de Tournon !

Le présentateur arbore un air grave de circonstance.

Sur place, notre envoyé spécial, Marc Stern.

— Bonjour.

— Pouvez-vous nous en dire plus sur cette triste affaire qui secoue la petite ville ardéchoise de Tournon-sur-Rhône et ses habitants ?

— Eh bien, à vrai dire, nous ne disposons pour le moment que de très peu d'informations sur les faits. La seule chose que nous pouvons dire avec certitude, c'est que le cauchemar a commencé ce matin, aux alentours de onze heures, en face de la passerelle qui relie Tain et Tournon, provoquant un embouteillage de plusieurs kilomètres…

Julien Chalembel fait signe à sa femme de poser le combiné sur son socle, au-dessus du téléviseur, et de venir s'asseoir.

— Il paraît que trois gosses se sont suicidés aujourd'hui. Un en sautant de sa fenêtre, ce matin, et deux dans un incendie, tout à l'heure.

Claire roule des yeux horrifiés, avant de demander :

— On les connaît ?

Extrait de la publication

PREMIÈRE PARTIE

LE CORPS DES JUSTES

Extrait de la publication

Extrait de la publication

1

Mardi 8 février – 08:36

Le lieutenant Alexandre Korvine arrête sa Laguna devant la gare de Valence et allume une Camel. Par habitude. La carrosserie gémit, pressée par des rafales de vent. La radio grésille, un mal de crâne effroyable lui laboure le cerveau chaque fois qu'il tousse. Une bronchite carabinée qui n'en finit pas — il pense : peut-être pire. Une enveloppe blanche marquée du cachet de la clinique de Granges-lès-Valence repose sur le siège passager. Les résultats de ses analyses. La jeune infirmière brune qui les lui a remises a eu un drôle de hochement de tête qu'il n'a pas su comment interpréter. Empathie, compassion ou simple tic nerveux ? Au lieu de s'enquérir de la marche à suivre, son seul réflexe a été de sourire d'un air stupide et de faire demi-tour en silence.

Le regard perdu dans les volutes de fumée, Korvine tend la main et tripote l'enveloppe un instant sans parvenir à prendre la décision de l'ouvrir. Pas le courage d'affronter les certitudes. La santé de son larynx et de ses poumons n'est pas sa priorité. La phase terminale sera plus drôle.

Extrait de la publication

Il croise ses yeux injectés de sang dans le rétroviseur et détourne la tête vers la droite.

Rien à signaler.

Une quinte de toux subite menace de lui crever les bronches. Il parvient à reprendre son souffle, un goût de bile amère sur la langue, la gorge sèche. Il cherche un tube d'aspirine du regard, fouille nerveusement dans la boîte à gants, sans succès, se demandant ce qu'il fait là.

Le tableau de bord de la voiture est criblé de brûlures de cigarettes, mégots et paquets froissés jonchent le sol. Korvine se penche, attrape un sac plastique et le remplit d'une partie des ordures qui traînent sous les sièges. Gestes mécaniques, vague trace d'instinct hygiénique. Il ricane en ouvrant la portière.

Puis il vide le contenu du sac plastique sur la chaussée.

À deux doigts de démissionner.

On n'est pas nommé lieutenant sans une certaine dose de cynisme sur soi et sur le monde.

Korvine enfonce rageusement son poing dans le dossier du siège de droite.

Marre de bosser pour ces abrutis.

Abrutis et incapables.

Valence, une ville minuscule, un point de plus sur la carte.

Korvine a parfaitement conscience d'être un lâche. Ne pas faire de vagues. Personne ne devient lieutenant grâce à ses faits d'armes et à sa grande gueule.

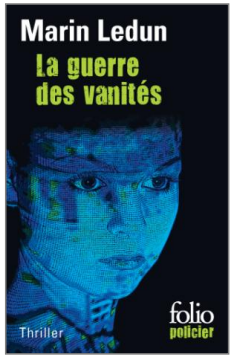
Par ambition et en rampant.

Pas d'attache, pas de famille, ni aucune petite femme, au chaud, quelque part dans une piaule cotonneuse, pour la retraite. Mais Korvine, pour rien au monde, ne perdrait son poste ni ses galons.

Extrait de la publication

Aux Éditions Connaissances & Savoirs

LA DÉMOCRATIE ASSISTÉE PAR ORDINATEUR (essai), 2005



La guerre des vanités
Marin Ledun

Cette édition électronique du livre
La guerre des vanités de Marin Ledun
a été réalisée le 08 février 2013
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070450145 - Numéro d'édition : 248053).
Code Sodis : N54170 - ISBN : 9782072480836
Numéro d'édition : 248055.

Extrait de la publication